

# LA GUERRE CIVILE LIBANAISE : LA FICTION AU PLUS PRÈS DE LA RÉALITÉ DE LA TRAGÉDIE

**Carole ANDRÉ-DESSORNES**

Docteure en Sociologie Politique. Chercheure en  
Géopolitique  
Chargée de cours à l'Institut Catholique de Paris

*Le texte de Carole André-Dessornes est un miroir pour tout lecteur libanais. Cette synthèse de la littérature en langue française d'après la guerre civile renvoie au lecteur une image de lui-même, un écho de ses propres angoisses, de l'ambiguïté de son attachement à une « libanité » qui se cherche au travers de violences tapies au fond des mémoires collectives et prêtes à resurgir. C'est aussi l'occasion de découvrir une galerie de portraits d'auteurs et de leurs œuvres littéraires qui permettent de reconstituer le réel d'un passé amnésié et scotomisé. Cet article, en lui-même, incite le lecteur à découvrir des œuvres qui sont d'authentiques moments de récupération et de catharsis d'une mémoire traumatisée et dont la douleur n'a pas su trouver un exutoire au travers d'une historiographie rigoureuse et d'un authentique travail de récupération mémorielle – NDLR.*

La guerre civile qui a fracassé le Liban quinze années durant (de 1975 à 1990) laisse encore aujourd'hui un goût amer et des traces profondes. Les tensions apaisées, en apparence uniquement, peuvent être ravivées à tout moment. Avec ce drame c'est toute une société qui s'est trouvée totalement désintégrée, le spectre de la guerre n'ayant jamais vraiment disparu de la société libanaise.

## MÉMOIRE COLLECTIVE ET HISTORIOGRAPHIE

### Le déni du réel

Qu'en est-il alors de la place qu'occupe cette longue et funeste parenthèse dans l'historiographie nationale ? Le Liban fait clairement face à une forme de déni jusqu'à imposer un silence « assourdissant », en particulier dans les manuels d'histoire... La fiction, à travers le roman, le théâtre, le roman illustré, etc. est de loin la forme la plus aboutie dans le récit de la guerre, n'hésitant pas à franchir les limites imposées par un soi-disant équilibre « bienveillant » relevant bien plus d'une chape

de plomb que d'une réelle volonté d'assurer cette harmonie qui reste, à bien des égards, précaire...

Le système sociopolitique libanais reste dominé par un clientélisme reposant lui-même sur un confessionnalisme gangrénant tout un pays, et ce à tous les niveaux ; la révolution citoyenne déclenchée le 17 octobre 2019 sur l'ensemble du territoire est le témoin vivant de ce malaise. En s'exprimant à travers ce communautarisme, la guerre est loin d'être finie.

### **Récits littéraires récupérateurs**

La littérature de guerre est certes non seulement une pièce maîtresse mettant à jour ce déni, mais elle est aussi devenue, au fil du temps, une véritable « tribune de libre expressio ». La violence exprimée à travers l'écriture serait en quelque sorte gardienne des vertus civiques en permettant de lutter contre l'oubli... La guerre est devenue partie prenante du quotidien des Libanais. Avec la fiction et les récits de tranches de vies familiales, d'histoires intimes de héros ordinaires, c'est la Grande histoire qui est donnée à voir. Cette littérature a osé faire sauter les verrous entretenus par une classe politique bien peu soucieuse de ses citoyens. Si la littérature a un rôle à jouer, précisément ici, c'est bien celui de replacer l'individu au cœur de la géopolitique encore bien trop souvent appréhendée de façon froide et distante rendant ordinaires les pires crimes commis.

### **L'ÉCRITURE COMME CATHARSIS DE LA MÉMOIRE**

#### **Andrée Chedid**

L'écriture est devenue une sorte d'exutoire. Certains auteurs, femmes et hommes, occupent une part essentielle de cette littérature de « libération », à commencer par Andrée Chedid qui, dans son roman, *La maison sans racines* (1985)<sup>1</sup> décrit comment le pays sombre dans la guerre. La rencontre sur la terre des ancêtres, de Sybil, âgée de 12 ans vivant aux États-Unis, avec sa grand-mère Kayla résidant à Paris, va faire basculer leurs vies. Le roman oscille entre la nostalgie d'un temps passé et un présent qui ne permettra plus de retour en arrière. L'histoire est en marche... pour le pire.

---

<sup>1</sup> *La maison sans racines*, Poche, Paris, J'ai lu, 2010, 192 pages.

Avec *Le message*<sup>2</sup>, A. Chedid décrit une violence frappant au hasard à travers la balle d'un franc-tireur touchant de plein fouet Marie alors qu'elle tente de rejoindre Steph de l'autre côté de la ville. Elle est le témoin de cette violence aveugle. La guerre entraîne sur son passage bon nombre de victimes innocentes, au nom d'une cause le plus souvent perdue dans le cycle du temps et la folie meurtrière.

Les noms des personnages ne suggèrent aucune appartenance communautaire permettant ainsi au lecteur de s'identifier au malheur s'abattant sur le pays. Ces deux récits d'Andrée Chedid touchent à l'universel. Dans les deux cas, le non-sens de la guerre est à son paroxysme.

### **La fiction récupératrice de l'histoire scotomisée**

Les auteurs ne se contentent pas de dénoncer cette aberration, s'arrêter là n'aurait guère de sens. Le lecteur doit se laisser happer par le récit, l'émotion qui s'en dégage, sinon comment retenir l'essence même de ce qui est alors dénoncé avec force ? Comment décrire mais surtout faire ressentir le chaos ? La fiction permet au lecteur de s'identifier plus aisément à la tragédie vécue par toute une nation. L'Humain est replacé au centre des événements qui ne sont plus une simple juxtaposition de faits. Il ne s'agit plus de nous décrire une guerre qui nous semble bien lointaine, mais de nous faire toucher du doigt l'abîme généré par une guerre broyant des dizaines de milliers de vies. Personne n'est préparé à voir son destin basculer dans l'horreur. Les morceaux de vies racontés sont une mise en relief de la part la plus privée de chacun d'entre nous dans un contexte de tragédie collective. Ce sont de véritables récits de mémoire où l'histoire et la fiction sont très vite devenues indissociables. L'histoire, en tant que discipline scientifique, repose habituellement sur les documents officiels, des témoignages reconnus comme essentiels, mais le silence imposé autour de cette histoire du Liban s'arrêtant avec l'indépendance est autant révélateur d'un vide que d'un manque de consensus qui pour le moment se trouve en partie comblé par cette fiction littéraire (tout autant que le 7<sup>ème</sup> art). Le seul compromis existant repose sur une volonté commune de tous les acteurs de ce désastre de passer sous silence cette période. Bienvenue au royaume d'Amnésie ! Amnésie très largement entretenue alors que tout rappelle au plus profond de soi cette page qui au final reste encore bien actuelle si on se fie aux réactions épidermiques refaisant surface à la moindre occasion.

---

<sup>2</sup> *Le message*, Paris, Flammarion, 2000, 159 pages.

## RÉCITS DIVERS DE L'ERRANCE

Le roman, tout comme le théâtre... jouent un rôle clef dans ce travail mémoriel. Ces formes littéraires se mettent au service de cette mémoire si souvent tue. Se souvenir est vital, sans mémoire point de salut.

### Ramy Zein

Avec *La levée des couleurs*<sup>3</sup>, troisième volet d'une trilogie de la guerre<sup>4</sup>, paru en 2011, Ramy Zein affronte la question de la guerre civile via le destin d'une famille basculant dans l'innommable. Siham adolescente assiste au massacre de sa mère et de sa sœur, alors que son frère Karim, caché, sera le témoin de la tuerie des autres membres de la famille. L'écriture d'une grande sobriété décrit les événements et les sentiments avec justesse. Le traumatisme y est traité avec un grand réalisme sans pour autant basculer dans le pathos et le voyeurisme... bien loin de là ! Ce roman interroge sur la place de l'identité dans la société libanaise. Il s'agit aussi pour l'auteur de traiter de la perte d'êtres chers ; comment gérer cette perte, comment faire son deuil... voici autant de thèmes abordés, encore plus essentiels en pleine période de guerre où chaque minute est une question de survie. La douleur est-elle différente selon son appartenance à telle ou telle communauté ? Bien sûr que non ; cette douleur est une constante universelle, s'exprimant peut-être différemment selon les personnalités, mais elle est bien là. Ramy Zein a pris le parti de raconter l'histoire à travers des points de vue multiples. Ce roman décrit l'innocence perdue, ces jeunes victimes arrachées bien trop tôt à l'enfance.

### Zeina Abirached

Zeina Abirached, à travers le roman graphique, revient, elle aussi sur cet univers de l'enfance. Le monde des illustrations décrit les événements avec les yeux d'enfants. *Je me souviens Beyrouth*<sup>5</sup>, *Le jeu des hirondelles, mourir, partir, revenir*<sup>6</sup> sont une autre expression de l'universalité. L'auteure a pris le parti de raconter le quotidien, en s'adressant à l'enfant qui est resté au fond de chacun d'entre de nous. Dans *Je me souviens Beyrouth* Zeina Abirached décrit un univers scindé en deux : entre d'un côté un monde extérieur hostile et de l'autre l'appartement familial

---

<sup>3</sup> *La Levée des couleurs*, Paris, Arléa, coll 1<sup>er</sup> Mille, 208 pages, 2011.

<sup>4</sup> *Partage de l'infini*, Paris, Arléa, coll 1<sup>er</sup> Mille, 246 pages, 2005.

*Les ruines du ciel*, Paris, Arléa, coll 1<sup>er</sup> Mille, 216 pages, 2008.

<sup>5</sup> *Je me souviens de Beyrouth*, Paris, Cambourakis, Décembre 2008, 100 pages.

<sup>6</sup> *Le jeu des hirondelles, mourir, partir, revenir*, Paris, Cambourakis, Octobre 2007, 186 pages.

sous la protection des parents pour l'enfant qu'elle est alors. Mais cette protection toute relative laisse place à la peur d'une intrusion violente. Les souvenirs traumatiques, les oublis sont présents à travers les pages noircies de l'album. C'est une autre façon d'exprimer l'horreur, les pages noires remplaçant les mots.

### **La guerre civile, telle qu'en elle-même**

La cruauté, le sadisme sont indissociables de cette guerre. La guerre civile est de loin la plus destructrice, réduisant à néant le tissu social. Elle est révélatrice d'une constante... celle de la domination et de la soumission de l'autre. La littérature de guerre fait ressortir la confusion, mêlant la fascination exercée par la mort autant que le rejet de l'acte de détruire et de déshumaniser l'autre.

Avec la guerre, les frontières de l'impensable sont franchies... avec la fiction le rideau tombe ! L'éclatement de la guerre civile en avril 1975 a fait disparaître le vernis de l'unité nationale et par là-même, a mis un terme à l'illusion de cette « pseudo-unité ». La violence n'a fait que renforcer le morcellement d'une société où l'identité libanaise avait déjà bien du mal à exister. Les différences ont été exacerbées ; cette guerre n'est que l'expression d'un malaise préexistant.

Le Liban est pris dans la tourmente où s'affrontent les oppositions internes et les forces externes utilisant le pays comme terrain de jeu. La littérature replace les pièces de l'échiquier de cette tragédie autant qu'elle révèle la complexité de cette histoire qui s'est déroulée sous nos yeux et pourtant nous a paru si lointaine. La fiction donne à voir des destins brisés par une réalité quotidienne qui a englouti toute une société.

### **Amin Maalouf et l'errance identitaire**

Ceux qui ont choisi l'exil ne sont pas épargnés pour autant : culpabilité et crise identitaire les rongent. Avec l'éloignement les sentiments sont amplifiés ; la haine de l'autre rend aveugle à toute souffrance de celui qui en est l'objet. Il est ici question de la « libanité », faite de rejet et d'attachement à la Terre d'origine. Amin Maalouf fait partie de ces exilés. Né au Liban, après le déclenchement de la guerre, il s'installe à Paris avec sa femme et sa fille. Avec *Les désorientés* (2012)<sup>7</sup>, Maalouf puise dans ses souvenirs, y décrit des personnages issus de son imagination tout en empruntant à une réalité déformée. La guerre civile serait ainsi symptomatique d'un malaise profondément ancré.

---

<sup>7</sup> *Les désorientés*, Paris, Grasset, 2012, 528 pages.

À travers son roman, le lecteur oscille entre l'avant et l'après-guerre. Adam qui a quitté son pays vingt-quatre ans auparavant revient vers sa terre natale après la mort d'un de ses amis, Mourad. La guerre civile les a séparés. Par son journal intime, Adam nous livre ses pensées, ses souvenirs, une certaine nostalgie, ses regrets... La désillusion, quand la guerre éclate, submerge les personnages ; une amitié qui se croyait insubmersible sera aspirée par la Guerre :

*Nous nous proclamions voltairiens, camusiens, sartriens, nietzschéens ou surréalistes, nous sommes redevenus chrétiens, musulmans ou juifs, suivant des dénominations précises<sup>8</sup>.*

La violence sectaire aura raison de leur camaraderie. L'unité retrouvée s'exprime à travers la souffrance en même temps que le communautarisme renforce la douleur.

### **Wajdi Mouawad : filiation et culpabilité**

#### *Littoral*

Wajdi Mouawad partage ce même sentiment ambivalent pour le Liban. Né au Liban, ayant quitté le pays avec ses parents encore tout jeune enfant pour le Canada, il est aujourd'hui directeur du théâtre de la Colline à Paris. Dans *Littoral*<sup>9</sup>, tome 1 de son cycle *Les Promesses du sang*, Wajdi Mouawad revient sur un Liban qui porte encore les stigmates de la guerre ; Wilfrid le personnage principal, né en Occident, dans un pays où vit une diaspora libanaise, va se trouver submergé à l'annonce de la mort de son père, bien qu'il ne l'ait pas connu. Il se rend au Liban, alors déchiré par la guerre, dans le village où a vécu son père, pour l'inhumer... mais il va devoir faire face au refus des villageois de trouver un emplacement dans un cimetière déjà surpeuplé.

Cette recherche d'un lieu où son père pourra trouver le repos va s'accompagner de rencontres et de témoignages de jeunes partageant leurs expériences de la guerre qui a fait d'eux des orphelins. Wilfrid renoue avec ses origines, sa filiation, à travers une histoire nationale qui jusque-là lui était totalement étrangère. C'est finalement à la mer que le père de Wilfrid sera confié. Petit à petit, l'histoire de l'Autre devient la sienne. Au cours de ce voyage, c'est un véritable bouleversement intérieur qui s'empare de lui.

---

<sup>8</sup> *Les désorientés*, p. 35.

<sup>9</sup> Cycle *Le Sang des promesses*, *Littoral*, Tome 1, Paris, Actes Sud, Babel, Janvier 2011, 169 pages.

### *Figure centrale de Soha Bechara*

La filiation occupe une place loin d'être négligeable dans l'œuvre de Wajdi Mouawad, tout autant que la culpabilité. En effet, il se sent coupable d'avoir quitté le pays en pleine guerre, de ne pas avoir partagé jusqu'au bout un destin aussi tragique soit-il. C'est la rencontre avec une femme, Soha Bechara, au cours d'un dîner à Paris, qui sera déterminante pour Mouawad et qui le poussera à reprendre son histoire dans *Incendies*<sup>10</sup>, deuxième volet du même cycle *Les promesses du sang*. Soha Bechara, militante de la résistance libanaise, est arrêtée puis détenue dans la prison de Khiam pour avoir tenté d'assassiner Antoine Lahad, chef de la milice supplétive d'Israël, l'Armée du Liban Sud. Après cette soirée W. Mouawad va réaliser à quel point il est ignorant, en tant que Libanais, d'un pan entier de son histoire. Cette prise de conscience ne le quittera plus.

### *Un souffle épique*

Soha Bechara va être déterminante et inspirera la trame de cette pièce relevant, malgré tout, en grande partie de la fiction. Il présente une jeune femme amoureuse, mais coupable d'un amour interdit, s'étant éprise d'un homme issu d'une communauté rendue responsable de la guerre. Le destin frappera à plusieurs reprises, lui enlevant l'être aimé ainsi que le fruit de cet amour. L'enfant, né de cette relation couvrant la famille de honte, sera confié, à sa naissance, à l'orphelinat. La guerre là encore va frapper... L'héroïne, Nawal, décide par la suite de rejoindre la résistance armée. Arrêtée après avoir assassiné le chef d'une milice chrétienne, elle sera enfermée et torturée, mais ne s'avouera jamais vaincue. On la surnomme alors « La femme qui chante », devenant une icône. Cette pièce est construite sous la forme d'une enquête menée par les descendants directs de Nawal. Là encore il s'agit de la filiation et de la quête identitaire... L'auteur prend soin de ne jamais mentionner le pays, les milices, l'occupant, les communautés !

C'est un véritable souffle épique qui s'empare du théâtre de Mouawad. La tragédie grecque n'est jamais loin, où passion, drame et universalité sont les marqueurs de cette histoire. L'horreur est mise à nue tout comme les responsabilités individuelles et collectives dans tous ces crimes inhérents à la guerre !

---

<sup>10</sup> Cycle *Le Sang des promesses, Incendies*, Tome 2, Paris, Actes Sud, 2<sup>ème</sup> édition revue et corrigée, 2009, 93 pages.

### *Anima, un roman à suspense*

Mouawad ne se contente pas de l'écriture théâtrale pour s'exprimer ; *Anima*<sup>11</sup>, son deuxième roman, lui permet de construire un récit sous la forme d'un polar, mêlant les émotions au suspense, aussi violent qu'éblouissant. Il nous tend un miroir dans lequel l'homme apparaît sous les traits du plus grand des prédateurs..., à savoir lui-même.

Après avoir découvert le cadavre de sa femme, assassinée de la façon la plus bestiale qui soit, Wahhch va se lancer dans une poursuite effrénée du meurtrier. Celle-ci le conduira sans le savoir à ses origines, lui-même ayant survécu à l'un des massacres les plus emblématiques de la tragédie libanaise... son passé, qu'il ignorait totalement va resurgir là où l'on s'y attend le moins. Ce mal absolu qu'il traque, sans répit, est à rechercher à des milliers de kilomètres de la scène de crime offerte en pâture au lecteur dès les premières lignes du roman. Les massacres de Sabra et Chatila sont en filigrane, mais il faut attendre les dernières pages pour comprendre la place que ce drame occupe dans cette « odysée ». L'identité, l'appartenance communautaire, la transmission et la genèse de la violence sont des pièces maîtresses du récit.

### **VIOLENCE, SEXUALITÉ ET CONDITION FÉMININE**

D'autres auteurs abordent cette guerre fratricide sous le prisme de la femme, plus particulièrement les violences faites aux femmes, tant physiquement que mentalement. Une violence qui trouve racine dans la sexualité imposée aux femmes, cibles toutes désignées, payant le tribut le plus lourd de la violence politique. L'écriture ose briser les interdits parmi lesquels le sexe, objet de convoitise autant qu'expression de toute puissance. La guerre est la mise en relief de la masculinité dans ce qu'elle a de plus abjecte ! L'instinct de mort prend alors le dessus.

La relation sexualité-guerre est une constante. L'oppression est exprimée au même titre que la dépossession de l'Autre à travers la violence infligée au corps et à l'esprit. Les personnages se trouvent engloutis dans les luttes de pouvoir. La guerre a renforcé le système clanique, rendant les femmes encore plus vulnérables qu'elles ne l'étaient auparavant. La barbarie germe là où l'homme est coupé de la réalité, privé de toute conscience d'humanité et là où l'Autre n'est considéré que comme son contraire. Ce dernier n'étant envisagé que comme son ennemi... est de ce fait totalement annihilé.

---

<sup>11</sup> *Anima*, Paris, Actes Sud, 2012, 352 pages.



### **Iman Humaydane-Younes**

Imane Humaydane-Younes, dans *Ville à vif*<sup>12</sup>, nous fait entrer dans les pensées les plus secrètes de quatre femmes, prises au piège d'une guerre qui n'en finit pas. Vivant dans le même immeuble sur la ligne de démarcation, côté Beyrouth ouest, cet immeuble, devenu un espace de rencontres, de tensions et d'échanges sera le témoin de destins qui n'auront de cesse de s'entrecroiser. Qu'il s'agisse de Liliane, Warda, Camillia ou Maha, chacune a une histoire bien particulière, mais toutes sont emportées par cette même violence, cette guerre d'une absurdité inouïe, dont aucune d'entre elles ne comprend ni l'origine, ni les enjeux, encore faut-il qu'il y ait quelque chose à comprendre... !

Elles se livrent à nous, sans tabou, exprimant une certaine mélancolie d'un monde fini, leur désenchantement en même temps que leur désir d'émancipation. À travers le quotidien de ces femmes, au rythme des bombes, c'est un regard sans concession qui est porté sur une société en pleine décomposition. À la destruction de Beyrouth répond celle des êtres, émotionnellement et psychologiquement, « fracassés ». À travers ce texte, Imane Humaydane-Younes interroge les causes d'une telle violence... Comment est-on parvenu à cette situation ? Quelle est la responsabilité de chacun dans ce déchaînement collectif ? De quelle manière est-on arrivé à haïr l'Autre, son voisin, son frère... ?

Les hommes se trouvent dépossédés de leur statut infligeant aux femmes une violence quasi-quotidienne. En libérant la parole de ces femmes, ce texte se révèle un remarquable plaidoyer contre la violence.

### **Darina Al-Joundi**

Que dire alors de Darina Al-joundi, qui s'est fait connaître en France par le biais de la pièce (en grande partie autobiographique), *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter*<sup>13</sup>, écrite à deux mains avec la complicité de Mohamed Kacimi ? La pièce a été largement saluée par les critiques lors de sa représentation au festival d'Avignon en 2007.

Elle a 8 ans quand la guerre éclate. Elle est une jeune actrice pour la télévision et le théâtre. Elle a grandi dans un environnement où ses parents, en particulier son père, lui ont appris le goût de la liberté. Elle naît d'une mère libanaise chiite, travaillant à la radio et d'un père syrien laïc, réfugié politique et journaliste. Elle a appris à ses dépens ce qu'était le communautarisme et le conservatisme d'une société qui n'a jamais

---

<sup>12</sup> *Ville à vif*, Paris, Verticales éditions, 2003, 267 pages.

<sup>13</sup> *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter*, Paris, Actes Sud, 2008, 157 pages.

accepté sa différence et qui surtout ne lui a pas pardonné sa soif de liberté ! Dans cette pièce, une jeune Libanaise prépare les funérailles de son père, un intellectuel de gauche laïc militant, qui refuse le Coran et lui préfère Nina Simone, jeune fille qui a grandi dans le Liban en guerre et qui en a repoussé toutes les limites. Un personnage largement inspiré de l'histoire de l'auteur.

On y retrouve les thèmes qui lui sont chers et avec lesquels elle s'est construite : la liberté, la laïcité et le féminisme, mais aussi le rapport à l'Autre. La guerre ne se jouait pas que dans les rues, l'héroïne devient elle-même devenue un champ de bataille. Elle est incapable de vivre autrement qu'en défiant à chaque instant la mort, seul moyen de se sentir paradoxalement vivante. Viol, drogue, sexe... tous les verrous ont sauté, et rien ne lui sera épargné, et encore moins pardonné !

## **INSAISSABLE LIBANITÉ**

### **Violence toujours recommencée**

Dès la fin de la guerre, les Libanais se sont réfugiés dans une sorte de fuite en avant, mais les souvenirs pèsent lourdement et les angoisses perdurent. La page de la guerre n'est pas tournée. Celle-ci ne se fait plus à coup d'armes automatiques, de kalachnikovs, mais depuis des décennies à travers des discours, des portraits affichés dans les différents quartiers marquant ainsi les territoires, des meetings à caractère confessionnel... Il en ressort une polyphonie et un équilibre bien fragile !

Dès que des tensions entre les communautés refont surface, les réflexes de la guerre se manifestent à nouveau. Au Liban, la mémoire est brandie comme une arme politique. Cette histoire aussi tourmentée que complexe n'a, à ce jour, jamais permis l'élaboration d'un récit historique accepté de tous. L'interprétation de l'histoire de cette guerre a jusqu'ici sabordé tout projet d'unité. Cette littérature de guerre qui s'est développée au fil des années est avant tout la reconnaissance d'une souffrance partagée, une souffrance devenue presque indissociable de cet état de « libanité ».

### **La fiction littéraire comme lieu d'une pacification mémorielle**

Le Liban, ce petit morceau de Terre où l'humanité s'est perdue, où des dizaines de milliers de destins ont été brisés est un cas d'école, mais pas

unique. Une autre terre partage les mêmes problématiques et défis au quotidien en ex-Yougoslavie : il s'agit de la Bosnie-Herzégovine.

Dans un cas comme dans l'autre, peut-on affirmer avec certitude que la guerre a bien pris fin quand on voit à quel point celle-ci continue de hanter les vivants en s'invitant, à la moindre occasion, dans leur quotidien ? La littérature a osé et ose encore défier les interdits ! Il est plus que jamais essentiel de préserver cet espace où la fiction met en relief des récits de vie dans une Histoire plus large qui ne parvient pas encore à faire consensus. Il est à parier que cette littérature ne va pas s'arrêter en si bon chemin et fera encore bien d'autres émules.

